



**HAL**  
open science

# La communication linguistique interethnique au nord du Cameroun

Henry Tourneux, Konaï Hadidja

► **To cite this version:**

Henry Tourneux, Konaï Hadidja. La communication linguistique interethnique au nord du Cameroun. Les échanges et la communication dans le bassin du lac Tchad, Sep 2012, Naples, Italie. pp.367-393. halshs-01070317

**HAL Id: halshs-01070317**

**<https://shs.hal.science/halshs-01070317v1>**

Submitted on 10 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tourneux Henry et Hadidja Konaï, 2014, « La communication linguistique interethnique au Nord-Cameroun », dans *Les Échanges et la communication dans le bassin du lac Tchad*, Actes du colloque de Naples du réseau Méga-Tchad, Università degli Studi di Napoli « L'Orientale », Naples 13-15 septembre 2012, dirigé par Sergio Baldi et Géraud Magrin, p. 367-393, Naples, Università degli Studi di Napoli « L'Orientale », coll. « Studi Africanistici », Serie Ciado-Sudanese 6.

Henry Tourneux  
Directeur de recherche émérite  
CSPC, INALCO CNRS UMR 8135 LLACAN  
Langage, langues et cultures d'Afrique noire

Le nord du Cameroun, qui comprend les trois régions administratives de l'Adamaoua, du Nord et de l'Extrême-Nord, regroupe le tiers (32,6 %) de la population camerounaise<sup>1</sup>, soit 5 684 040 personnes. En tête, vient l'Extrême-Nord (3 111 792 habitants<sup>2</sup>) ; ensuite, le Nord (1 687 959) puis l'Adamaoua (884 289). Il se caractérise par une forte hétérogénéité ethnique et linguistique, qui est maximale dans la région Extrême-Nord à laquelle nous allons principalement nous intéresser. Daniel Barreau et Michel Dieu (2000) y ont répertorié soixante langues locales. La région (entendue en son sens administratif actuel) comporte donc près du quart des langues camerounaises, et elles sont réparties dans les trois phylums que sont l'Afroasiatique (majoritaire), le Niger-Congo et le Nilo-Saharien (minoritaire).

Depuis 1982, date de la prise de pouvoir par Paul Biya, les échanges et les mobilités de population se sont accélérés dans le pays tout entier. Afin de favoriser l'intégration nationale, le pouvoir a nommé au Nord de nombreux fonctionnaires du Sud, du Centre, de l'Est ou de l'Ouest. Beaucoup plus récemment, la création d'établissements universitaires à Maroua (École normale supérieure et Institut supérieur du Sahel) a drainé des milliers de jeunes étudiants du Nord, bien sûr, mais aussi des quatre coins du pays. Cet afflux de population a certes renforcé la présence de la langue française, mais il a aussi accru le nombre de langues camerounaises présentes notamment dans les villes. L'Extrême-Nord compterait 22,8 % de citadins, ce qui est très en dessous de la moyenne nationale (48,8 %).

Concomitamment, une importante transfusion de populations s'est passée dans l'autre sens (du Nord vers le Sud) ; cette fois, elle a été spontanée, mais contrainte par les conditions économiques : de nombreux jeunes sans emploi ont décidé d'aller tenter fortune à Yaoundé ou à Douala principalement. D'autres sont partis s'installer dans de grandes plantations agro-industrielles, comme les plantations de canne à sucre de Mbandjock.

La langue peule, parlée au Cameroun par environ un demi-million de Peuls sous trois formes dialectales légèrement différentes (*fuunaangeere* au Diamaré, *hiirnaangeere* à Garoua,

- 
1. Toutes les informations démographiques que nous donnerons sont tirées des résultats du dernier recensement général de la population et de l'habitat, recensement effectué en 2005. Voir bibliographie (République du Cameroun, 3<sup>e</sup> RGPH, 2010, 2012).
  2. La moitié de la population de la région a moins de 14,6 ans d'âge.

*hooseereere* dans l'Adamawa), auxquelles il faut ajouter les parlers propres aux nomades, a, depuis plusieurs décennies, outrepassé sa base ethnique pour devenir véhiculaire.

Pierre-Francis Lacroix décrivait déjà en 1959 les caractéristiques phonétiques et phonologiques du *fulfulde* parlé par les non-Peuls. En 1962, dans une étude plus sociolinguistique, il portait son attention sur la variation de la langue en fonction du statut social des locuteurs. En effet, d'après lui, dans les centres urbains comme Maroua, Garoua et Ngaoundéré, l'origine géographique des locuteurs n'est pas le seul facteur de différenciation linguistique ; il faut aussi tenir compte du statut social qui contraint le cadre dans lequel l'enfant apprend la langue. A l'époque de ces travaux (juste après l'indépendance du Cameroun), le caractère féodal de la société peule était encore très marqué. Il était donc pertinent de s'enquérir de la place occupée par chacun sur l'échelle sociale ; on avait, en partant du bas, (a) le non-musulman (*keefeero*), puis (b) le captif (*maccudo* [homme] / *kordo* [femme]), (c) l'affranchi (*diimaajo*) et (d) l'homme libre (*dimo*). La proximité du centre du pouvoir (*laamu*) n'était pas un gage de « bon parler » car la nombreuse progéniture des chefs peuls (*laamiibe*) était souvent confiée à des femmes de condition serve.

Par ailleurs, Pierre-Francis Lacroix ajoute (1962, p. 76) que

« le peul est employé dans la plus grande partie du Nord-Cameroun, y compris dans les zones sans peuplement peul, comme langue d'intercommunication entre individus appartenant à des communautés linguistiques différentes, et qu'il s'est ainsi constitué une "koiné" dont les caractéristiques propres s'écartent sensiblement du "peul standard" des manuels et *a fortiori* de la langue littéraire [...] »

Il ajoute que les traits particuliers qui donnent « une individualité assez caractérisée » à cette koiné<sup>3</sup> « n'empêchent jamais la communication immédiate » (*ibid.*). Plus loin (p. 100), il revient sur ces locuteurs de *fulfulde* n'appartenant pas à la société peule : ce sont des

« individus qui appartiennent aux groupes ethniques situés à la périphérie des aires de peuplement peul et dont les contacts avec les *fulBe* se sont longtemps réduits à un voisinage hostile [...]. »

Ils utilisent le *fulfulde*

« sous une forme si simplifiée qu'on oserait presque parler [...] d'une absence ou d'une quasi-absence de structuration : le sens des énoncés est simplement indiqué par l'ordre des éléments, les faits de morphologie ne jouant qu'un rôle extrêmement réduit[...]. »

Plus récemment (1988), Léonie Métangmo-Tatou consacrait sa thèse au sujet et en donnait un excellent résumé dans son article de 2002. Cette variété véhiculaire manifeste des tendances générales cohérentes, mais dans la pratique, on note une forte variabilité de ses réalisations, toutes n'étant pas acceptées de façon égale par la communauté.

Un nouveau phénomène voit aussi le jour, qui consiste à mêler du vocabulaire français dans le discours en *fulfulde*, tout en lui faisant subir un traitement morphosyntaxique typiquement peul, aboutissant à ce que certains appellent une langue mixte ou hybride, notion que nous réfuterons en ce qui concerne le cas présent. On note aussi ce qu'il est convenu d'appeler « alternance de code » (*code-switching*), qui consiste à passer, dans un même discours ou dans une même phrase, d'une langue (le *fulfulde*) à l'autre (le français). F. N. Bikoi (1997, p. 110), voyant ce

---

3. Ce mot grec (*κοινή*) qui signifie « [langue] commune » désigne d'abord la langue grecque commune parlée en Orient à l'époque hellénistique et aux premiers siècles de l'empire romain. C'est la langue de la Bible des Septante et du Nouveau Testament. Pour les sociolinguistes, le mot désigne toute variété de langue qui émerge historiquement par nivellement de variétés dialectales (Matthews 1997, p. 195).

processus du point de vue du pédagogue, le présente sous la forme d'une question, qui résume sa position : « Alternance ou confusion des codes ? »

Cette floraison de procédés linguistiques (simplification) et discursifs (alternance et mélange de codes) nouveaux sert bien la fonction de communication orale qu'exige la situation sociologique de cette partie du Cameroun. Cependant, si l'on veut en tirer un parti optimal en vue du développement, il faudrait pouvoir disposer d'un minimum de normes qui permettrait d'utiliser le véhiculaire dans la communication écrite. Nous avons tenté (Tourneux, Boubakary et Hadidja, 2010) d'énoncer quelques règles de normalisation qui permettraient d'employer à l'écrit un tel niveau de langue. Nous ne reviendrons pas sur cet aspect particulier, sachant que l'avenir de ce véhiculaire repose, *in fine*, entre les mains de ses locuteurs.

A l'heure actuelle, on relève donc les trois cas de figure suivants :

1. *fulfulde* parlé comme langue première par les Peuls
2. *fulfulde* parlé comme langue première par des non-Peuls
3. *fulfulde* parlé comme langue seconde par des locuteurs de langues tchadiques (mofu, mafa, ...) ou autres

Plusieurs caractéristiques de ces usages linguistiques :

a) Les Peuls peuvent parler la variété supérieure de la langue, que nous dirons acrolectale<sup>4</sup> ou littéraire (L. Métangmo-Tatou [2002] parle de « classique »).

b) Les Peuls, en s'adressant à des non-Peuls, adaptent leur langue en la simplifiant et s'alignent *grosso modo* sur le parler langue première des non-Peuls. Nous pouvons sans doute parler, en ce cas, de variété mésolectale<sup>5</sup>. Ces Peuls disposent donc de deux sociolectes dont ils usent au choix selon les situations de communication.

Voici quelques exemples<sup>6</sup> qui montreront comment un Peul simplifie sa langue pour s'adresser à un non-Peul. En premier, nous donnons l'énoncé acrolectal, en deuxième, le mésolectal.

*Nde tawdaa mo, ko mbiidaa ?*  
quand trouver-ACC-2s lui/elle que dire-ACC-2s  
« Quand tu l'as trouvé(e), qu'as-tu dit ? »

*A yehi a tawi mo, a wii dume ?*  
2s aller-ACC 2s trouver-ACC lui/elle 2s dire-ACC quoi  
Litt. : « Tu es allé(e) et tu l'as trouvé(e), tu as dit quoi ? »

La principale modification a consisté à éliminer les éléments qui entraînent une forme verbale à sujet suffixé (*nde, ko*) ; du coup, les sujets suffixés (-2s) ont disparu eux aussi et ont été remplacés par des sujets antéposés au verbe.

*Taa yaaw, a badiido yottaago !*  
NÉG. aller vite-IMPÉR 2s 2s être presque-PART arriver  
« Ne va pas (trop) vite, tu es presque arrivé ! » (Consigne donnée à un conducteur de moto-taxi).

- 
4. On appelle « acrolecte », dans le cas d'une langue qui présente plusieurs sociolectes, la variété qui se rapproche le plus du standard (que nous appelons parfois « littéraire ») et qui jouit d'un prestige supérieur (Matthews 1997, p. 5).
  5. Variété linguistique intermédiaire entre un acrolecte et un basilecte.
  6. Ces exemples nous ont été donnés par Boubakary Abdoulaye (24 juillet 2012, Maroua).

*Taa yaawu, a badi yottugo*  
 NÉG. aller vite-IMPÉR 2S 2s être presque-ACC arriver  
 « Ne va pas (trop) vite, tu es presque arrivé ! »

Cette fois, la simplification a consisté (1) à éliminer la voix moyenne de la conjugaison verbale (*badiidô, yottaago*) en la remplaçant par des formes à la voix active (*badi, yottugo*), (2) ainsi qu'à remplacer un participe verbal par une forme conjuguée (*badiidô / a baadi*). Dans le parler acrolectal, ces deux verbes sont pourtant intrinsèquement moyens et n'ont aucune forme active. On remarque aussi l'ajout de la marque *-u* à l'impératif (2s) ; dans l'acrolectal du Diamaré, ce suffixe n'apparaît que lorsque le thème verbal se termine par deux consonnes (exemple : *doggu !* « Va-t'en ! »)

c) Chez les jeunes Peuls citadins, on peut observer une tendance à utiliser la même forme de langue que les non-Peuls qui ont le *fulfulde* comme langue première (Métangmo-Tatou 2002, p. 212). Beaucoup d'entre eux eux n'ont plus de compétence active au niveau acrolectal.

d) Le *fulfulde* le plus basilectal<sup>7</sup> présente de nombreuses interférences phonético-phonologiques avec les langues premières de ses locuteurs ; il offre une variabilité extrême. Dans des circonstances favorables, il peut évoluer vers l'étage mésolectal.

Voici quelques exemples que nous avons observés d'interférences entre système phonologiques :

– tendance à substituer un allongement vocalique compensatoire à la première consonne d'une succession de deux consonnes homophones :

<i>standard</i>	<i>basilecte</i>	<i>sens</i>
debbo	deebo	femme
jaɓbi	jaabi	accueillit
fotti	footi	rencontra
leggal	leegal	bois ( <i>wood</i> )

– tendance à l'assimilation vocalique (progressive ou régressive) au sein du thème verbal ou nominal

<i>standard</i>	<i>basilecte</i>	<i>sens</i>
pamarel	pemerel	petit
biingel	biingil	enfant
taasayel	teeseyel	petit récipient
dawaangel	deweengel	petit chien

---

7. On appelle « basilecte », dans le cas d'une langue qui présente plusieurs sociolectes, la variété qui offre le plus de divergence par rapport au standard et qui jouit d'un prestige inférieur (Matthews 1997, p. 36).

– tendance à remplacer les séquences aw-, -ew par [ow/oo] ; ce type d’assimilation est caractéristique de phonologies tchadiques

<i>standard</i>	<i>basilecte</i>	<i>sens</i>
lewru	looru, lowru	lune
nyawu	nyow, yow	maladie
rewbe	roobe	femmes
sawru	sooru, sowru	bâton

– tendance à l’élimination de certains phonèmes

Si l’étage mésolectal a déjà éliminé [y, ŋ-] (Tourneux *et al.* 2010), le basilecte a tendance à se passer également de la plupart des prénasalisées [mb, nd, nj] et de la nasale palatale [ny]

<i>standard</i>	<i>basilecte</i>	<i>sens</i>
mbeewa	beewa	chèvre
njamndi	jamdi	fer
keenya	keeya	hier

– les usagers du basilecte qui n’ont pas les consonnes injectives [b, d] dans leur langue première les remplacent par leurs pendants non injectifs [b, d] :

<i>standard</i>	<i>basilecte</i>	<i>sens</i>
banndu	bandu	corps
dīdi	didi	deux

– les usagers du basilecte qui n’ont pas, dans leur langue première, les consonnes affriquées *c / j* [tʃ, dʒ] en contexte non palatalisant, les remplacent par les affriquées les plus proches qu’ils ont à leur disposition, par exemple [ts / dz] :

<i>standard</i>	<i>basilecte</i>	<i>sens</i>
jam	dzam	paix
cappan tati	tsapan tati	trente

On pourrait allonger presque à l’infini ce catalogue d’altérations phonétiques si l’on observait les pratiques de cette catégorie de locuteurs dont la langue première n’est pas le *fulfulde*. La morphologie de la langue est également affectée, à ce niveau basilectal. Nous n’insisterons pas sur ces faits, déjà documentés par P.-F. Lacroix et L. Métangmo-Tatou.

Voici un échantillon enregistré à Zileŋ-Bappa le 23 juillet 2012 auprès de D. Z. une femme d’une petite quarantaine d’années, dont la langue première est le *mbuko* (tchadique). Elle parle sa propre langue en famille, mais dès qu’elle sort de chez elle, elle parle *fulfulde*. Nous donnerons l’un sous l’autre, le texte de D. Z., sa mise au niveau mésolectal (en italique) et sa traduction en français :

Dze bayma kam, a bānga kam, a hotsə mbeewa.  
*Jey booyma kam, a banga kam, a hooça mbeewa.*  
 (La coutume) d’autrefois : pour te marier, tu prends une chèvre.

To a hotsi mbeewa be booro nogás, a hok<sup>w</sup>a ha babaa.  
*To a hooçi mbeewa bee booro noogaas, a hokka baaba.*  
 Une fois que tu as pris une chèvre ainsi qu’une somme de mille francs, tu les donnes au père [de la fille].

Mbeewa boo, dzawdiri māŋga.  
*Mbeewa boo, njawdiri mannga.*  
 Quant à la chèvre, [ça doit être] un grand bouc.

A hok<sup>w</sup>a haa babaa.  
*A hokka baaba.*  
Tu le donnes au père.

Dze amən kam.  
*Jey amin kam.*  
(Ça) c'est nos [coutumes].

Yo ! A bāngi debbo ha sudu, a bānge mo, a nastin ma ha sudu,  
*Yoo ! A bāngi debbo haa suudu, a bāngi mo, a naastini mo suudu,*  
Bon ! [Quand] Tu as épousé une femme à la maison, [que] tu l'as épousée et [que] tu l'as fait entrer  
dans la maison,

a yeha a hotsa gortogal vərə ni.  
*a yaha a hooça gertogal bana nii.*  
tu t'en vas prendre une poule comme ça [geste pour indiquer la taille].

On remarquera que, du point de vue syntaxique et morphologique, D. Z. ne s'écarte guère du niveau mésolectal. Comme dans le mésolectal, l'adjectif est invariable [dzawdiri mǎŋga]. C'est l'étage phonétique qui est sérieusement réaménagé.

Il va sans dire que la pratique de ce niveau de langue est très stigmatisante. On se moque plus ou moins gentiment de ceux qui parlent ainsi.

## Plusieurs caractéristiques observables dans le discours

### 1. L'alternance de codes

Le phénomène linguistique de l'alternance de codes ou *code-switching* est très répandu dans le monde et bien documenté en Afrique ; voir notamment (Myers-Scotton 1995). Un bon exemple en est donné récemment par E. Damome et E. Kambaja pour le *kiswahili* parlé dans les médias audiovisuels à Lubumbashi (République démocratique du Congo). Un locuteur commence à parler dans une langue, puis il passe brusquement à une autre, pour revenir à la première. Dans le présent article, nous nous contenterons d'illustrer le phénomène sans entrer dans des détails typologiques et sans rechercher particulièrement les motivations qui poussent les locuteurs à ce genre de pratique. En gros, nous pouvons dire cependant que cette alternance peut se faire entre deux énoncés successifs (premier énoncé en langue A, suivi d'un énoncé en langue B ; elle peut consister en une inclusion, dans un énoncé en langue A, d'un syntagme en langue B ; enfin, il peut s'agir de l'inclusion d'un simple élément en langue B (exclamation, lexème, conjonction, etc.) dans un énoncé en langue A.

P. Matthews (1997) donne une définition minimale de l'alternance de codes (*code-switching*) : « le passage d'une langue ou d'un dialecte à un(e) autre ». Selon cet auteur, certains distinguent sans raison valable l'alternance de code du mélange de codes (*code-mixing*).

### 2. Le mélange de codes

Contrairement à P. Matthews, D. Crystall (1997) établit une différence entre l'alternance de codes et le mélange des codes (*code-mixing*) : « Le mélange de codes implique le transfert d'éléments linguistiques d'une langue dans une autre ». A notre sens, « le transfert d'éléments linguistiques d'une langue dans une autre » ne suffit pas à justifier la distinction d'avec le *code-*

*switching*. Quant à nous, nous parlerons de mélange de codes<sup>8</sup> dans les cas où l'énonciateur intègre dans la langue A (*fulfulde*) des éléments lexicaux de la langue B (français) auxquels il adjoint des marques grammaticales de la langue A ; par la même occasion, ces éléments lexicaux B (français) entraînent éventuellement l'usage de configurations phoniques étrangères à la langue peule. En voici un premier exemple : un locuteur parle *fulfulde*, mais il inclut des éléments étrangers (français ou autres) à cette langue dans son discours ; il peut ainsi insérer des lexèmes, des particules énonciatives ou des conjonctions de subordination françaises ; il peut prendre un verbe français et y ajouter des marques de conjugaison peules (ex. : *teema o [vwayazi]* « il est peut-être en voyage » au lieu du standard *teema o dilli jahaangal*). Le radical [vwayaz-] est un intrus dans le lexique peul ; on y voit deux anomalies phonologiques. En *fulfulde*, les seuls schèmes syllabiques autorisés sont CV et CVC (V représentant une voyelle brève ou longue). La suite consonantique [Cw-] en attaque de syllabe est donc interdite par la langue peule. Le son [ʒ] est également absent non seulement du système phonologique peul, mais même du système phonétique. Le phénomène que nous venons de décrire, que l'on pourrait aussi dénommer « emprunt spontané », est à bien distinguer de l'emprunt consolidé, qui se caractérise par une intégration phonologique dans le système de la langue emprunteuse. On relève aussi des cas d'interférence syntaxique entre les deux langues en présence.

Dans le discours d'un même locuteur, les deux procédés de l'alternance de codes et du mélange de codes peuvent facilement cohabiter. Raihanatou (2007, p. 88) donne un bon exemple d'alternance de codes dans un dialogue, en même temps qu'un cas de mélange de codes (indiqué ci-dessous entre crochets carrés). Il s'agissait d'un jeu de rôles qu'elle avait suscité entre enfants peuls vivant à Yaoundé. L'interaction verbale était censée se dérouler en *fulfulde*. Un « médecin » (A) dialogue avec un « malade » (B) :

1. A – *Que ressens-tu ?*
2. B – *Disons, hoore am don [derāza] yam.*
3. A – *Depuis quand ? Euh ! je veux dire daga ndey ?*
4. B – *Wadī deux jours que je ne dors plus.*

1. A – *Que ressens-tu ?*
2. B – *Disons, ma tête me dérange.*
3. A – *Depuis quand ? Euh ! je veux dire depuis quand ?*
4. B – *Ça fait deux jours que je ne dors plus.*

À une question (1) en français succède une réponse (2) qui commence en français et se poursuit en *fulfulde*. Mais le verbe de ce deuxième énoncé est un mixte de français (radical [derāz-] du verbe « déranger ») et suffixe peul *-a* de l'inaccompli général actif. On note la présence d'une voyelle nasale en dehors de tout contexte nasalisant, phénomène qui n'existe pas en *fulfulde* standard.

Le « médecin » poursuit son interrogatoire en français (3) et se reprend immédiatement en *fulfulde*. Le « patient » commence à répondre en *fulfulde* (4) et passe au français dès le deuxième mot.

Dans ce cas de figure, alternance et mélange de codes sont à interpréter, suivant l'auteur, comme étant la conséquence d'une maîtrise insuffisante de la langue peule par les enfants, qui ne sont plus dans un milieu où ils en auraient vraiment besoin.

---

8. Biloa et Tankhu (2007, p. 169) donnent un curieux exemple de ce qu'ils nomment « construction hybride » : *Mi tapé-té* « Je taper toi » (*sic*). En fait, on a là une construction tout à fait conforme à la norme. Le verbe *tapp-* « battre, frapper », parfaitement peul, est suivi de la terminaison *-ete* qui est un amalgame du suffixe inaccompli prédictif actif et de l'objet de 2<sup>e</sup> pers. du singulier > *mi tappete* ! « Je vais te frapper ! »

Voici maintenant d'autres exemples, tirés de conversations entre étudiantes de l'école normale de Maroua.

### *Extrait 1*

Lors d'une séance de travail personnel qui s'est déroulée dans les locaux du lycée classique de (salle du restaurant, 17-05-2012 en fin de matinée), Habsatou (A), Dona (B), Hadidja (C) et Habiba (D), jeunes filles âgées de 24 à 29 ans, non-Peules de langue maternelle peule, la discussion portait sur la politesse dans les échanges verbaux.

1. A – *Là où je suis, mi laaraay goddfo warata dara hoolanammi !*  
– *Étant donné ma personnalité, je ne vois pas que quelqu'un vienne se planter (devant moi) et me crier dessus.*
2. B – *O bocce !*  
– *(La personne) te chicotte !*
3. A – *O fotaay o boccammi.*  
– *Elle ne peut pas me chicoter !*
4. C – *Wad'lee [ereer] ngi'aa !*  
– *Essaie de faire une chose qui ne se fait pas, tu vas voir !*
5. A – *Bii rabatter ! Mi bébé na ?*  
– *Zut, alors ! Suis-je un bébé ?*
6. C – *[Grãṅser] maa wadtaa [grãṅserku] maako naa ? To [grãṅser] maa, malla hamma maa, wii ma « Saalu ! War haa dōo », a warataa naa ?*  
– *Ta grande sœur ne jouera-t-elle pas son rôle de grande sœur ? Si ta grande sœur ou ton grand frère te disent : « Viens ici en vitesse ! », tu ne viendras pas ?*
7. A – *Saalu ? Alla ! Mi yaataa.*  
– *En vitesse ? Allah ! Je ne viendrai pas !*
8. B – *Non ! O wii yam mi war, oon.*  
– *Non ! Il/elle me dira juste : « Viens ! »*
9. A – *En fonction de mon âge, tu me parles doucement. Tu vis à cette époque ?*  
– *En fonction de mon âge, tu choisiras la façon de me parler qui convient. Tu vis à quelle époque ?*
10. C – *Mana !*  
– *Bien sûr !*
11. A – *Tu sais quand ma maman veut m'envoyer, o wi'ataa yam « Saalu ! yaa wadū nii. S'il te plaît yaa wadū nii » Na naa ngam o hulatam, elle me parle normalement comme on devrait parler.*  
– *Tu sais quand ma maman veut m'envoyer faire une commission, elle ne me dira pas : « Va faire ça en vitesse ! » (mais) « S'il te plaît, va faire telle chose ! » Ce n'est sûrement pas parce qu'elle a peur de moi, elle me parle normalement comme on devrait parler.*
- [...]
12. C – *Moi je vais éduquer mes enfants à l'ancienne école.*  
– *Moi je vais éduquer mes enfants à l'ancienne.*
13. A – *Haala maa.*  
– *C'est ton problème !*
14. C – *Fajira fuu mi wi'a be : Yehee caanee baaba mon !*

– *Chaque matin, je leur dis : « Allez dire bonjour à votre père ! »*

## Extrait 2

Conversation entre cinq étudiantes non peules, âgées de 24 à 29 ans, toutes de langue première peule, mise à part Habiba, originaire de Ngaoundéré, de langue première *hausa* – Hadidjatou E. (A), Hadidjatou D. (B), Hadidja K. (C), Habsatou (D), Habiba (E) – lors d’une autre discussion (dans la cour du lycée classique de Maroua, le 23-5-2012 à 14 h.). La conversation portait sur le sens du mot peul *waalde*.

15. D – Naa dùm *ranch* na ?  
– *Ce n’est pas un ranch ?*

[...]

16. C – Naa *ranch* waay, kuuje be wadta bee gi’e nii nii dōo.  
– *Ce n’est pas un ranch, ma chère, (c’est) un truc qu’on fait comme ça avec des épines.*

17. A – *On va dire là où dorment les bétails en général.*  
– *On dira que c’est où dort le bétail, généralement.*

18. C – En wi’a l’*étable* teema kadi.  
– *On peut donc dire l’étable ?*

19. B – Kaay ! Naa l’*étable* kam.  
– *Non, voyons ! Ce n’est sûrement pas l’étable !*

20. C – L’*étable*, na les animaux dorment là bas na ?  
– *L’étable, ce n’est donc pas là où dorment les animaux ?*

21. E – *Il y a les grands « waldé » comme les ranchs non, il y a les petits aussi.*  
– *Il y a des « waldé » qui sont grands comme des ranchs, non ? Il y en a aussi de petits.*

22. A – Bana jey Alaji Abbo.  
– *Comme celui d’Aladji Abbo.*

23. C – *Doo kam ranch, parce qu’il y a toute la structure, tout ce qu’il faut haa ton, ammaa waalde amin dōo kam, haa na’i amin waalata dōo kam, naa ranch.*  
– *Ça c’est bien un ranch, parce qu’il y a là-bas toute la structure, tout ce qu’il faut ; mais notre waldé d’ici, là où nos vaches passent la nuit, ce n’est pas un ranch.*

[...]

24. D. – Mi dōn [sulɪɲa] kuujeeji’en, sey on wi’a mi faalaay on !  
– *Je suis en train de souligner des tas de choses, alors que vous dites que je ne m’occupe pas de vous.*

## Analyse de ces deux échantillons d’alternance de langues

### Le niveau de langue peule

Nous sommes clairement dans le mésolecte, caractérisé notamment par la disparition de la voix moyenne dans la conjugaison verbale (*saalu*), l’emploi du suffixe *-u* pour marquer l’impératif 2s (*saalu, wadu*), l’absence d’alternance consonantique (*yehee, en wi’a, be wadta, haa na’i amin waalata, on wi’a*), l’utilisation du pronom support de détermination invariable *jey* (*jey Alaji Abbo*).

Il y a cependant, chez la locutrice C du premier échantillon, l'usage de formes acrolectales (*wad, ngi'aa, caanee*).

### *Le lexique peul*

Le lexique peul employé n'offre pas de particularité remarquable. On note une exclamation corrompue (*bii rabatter*); on aurait normalement *bii rawattel*. Cette expression est probablement la corruption euphémique de *bii dawaangel*, qui est lui-même une forme atténuée de *bii rawaandu*, littéralement « fils/fille de chien ». L'expression est maintenant complètement désémantisée et sert seulement à marquer l'énervement ou la contrariété.

En 24 D, on a la trace d'une scorie basilectale dans *kujeeji'en* « des tas de choses ». C'est là une attestation de pluriel surcomposé (*kujee + ji*), augmenté d'un pluriel réservé aux humains (-'en)

On remarquera entre 21 E et 23 C l'usage du même mot *waalde*, tantôt sous sa forme peule originelle, tantôt sous la forme qu'il a prise dans le français local « waldé » (caractérisée par la disparition de la longueur vocalique de la première syllabe).

### *Le mélange de codes*

Les formes entre crochets carrés correspondent à ce que nous présentons comme des mélanges de codes. Il peut s'agir de mots français prononcés suivant le système phonologique peul : [ereer], du français local « erreur<sup>9</sup> » ; [grãŋser] « grande sœur ». Il peut s'agir encore de mots français, adaptés à la phonologie peule et pourvus d'affixes peuls : [sulija] du radical verbal français « soulign- » suivi du suffixe verbal peul inaccompli général actif ; [grãŋserku] du français « grande sœur » suivi d'un suffixe peul de dérivation [-(aa)ku] qui sert à fabriquer certains noms abstraits.

### *L'alternance de codes*

Dans l'extrait 1, on remarque que la locutrice C a moins tendance que les autres à passer d'une langue à l'autre dans le même tour de parole. Elle parle soit en *fulfulde* (énoncé 14 ; avec un peu de mélange de codes, énoncés 4, 6) soit en français (énoncé 12).

La locutrice A donne (énoncés 1 et 11) les meilleurs exemples d'alternance de codes.

L'extrait 2 ci-dessus tourne autour de la définition de ce qu'est un « waldé » (enclos où le bétail passe la nuit). Le mot « ranch » et le syntagme « l'étable » seront considérés comme de simples alternances portant sur le lexique et non comme des mélanges de codes (ils conservent en effet leur prononciation originelle et ne subissent pas d'interférence avec le système du *fulfulde*).

### *Le calque syntaxique*

Nous avons mentionné en passant l'existence d'interférences entre langues dans le domaine syntaxique. En voici un exemple, pris dans la suite de notre extrait 2 :

B – Jonta kam, yoo, *je n'ai pas dit que ce n'est pas ça*, en hokka *exemple gootel haa doo, haa too* en hokka *exemples mille*.

– *Maintenant, bon, je n'ai pas dit que ce n'est pas ça ; nous en donnons un seul exemple ici, là-bas, nous en donnons mille exemples*.

---

9. Ici, « faire une erreur » ne signifie pas « se tromper » (français standard), mais « faire quelque chose qui ne se fait pas ».

En français, nous avons, dans un syntagme comprenant un lexème quantifié par un numéral cardinal, l'ordre QUANTIFIANT – QUANTIFIÉ. C'est l'inverse en *fulfulde*. Le syntagme « exemples mille », « énoncé en français, suit cependant l'ordre des éléments du *fulfulde*.

## Le cas de la communication téléphonique

La communication téléphonique permet les mêmes alternances de codes que l'interaction verbale *in praesentia*. Le texto échangé par téléphone offre encore des exemples du même genre. En voici un exemple relevé à Maroua :

*Texto*

### 1. A – Question

*Merci ma chéri jé oublié son numéro peux me l'envoyé par sms* (Message de Hadidja à son amie Daly, le 22 juin 2012 à 2 h 23 du matin)

### 2. B – Réponse

Elle a reçu ceci en réponse :

*Lamba dji mako doudi a andi to goddo fluu kam banni amma ha mi nelde dje mi andi tantou ewnago mo tawon.*

En voici la transcription orthographique standard en *fulfulde* :

*Lammaaji maako duuddi. A anndi to goddo « flou » kam, bannii. Ammaa, haa mi nelde jey mi anndi. [Tântu] ewnaago mo tawon.*

Il a beaucoup de numéros. Tu sais que si la personne est malhonnête, c'est comme ça. Mais je vais t'envoyer ceux que je connais. Tente d'abord de l'appeler. (Message de Daly, le 22 juin 2012 à 2 h 29 du matin, en réponse à la demande de son amie Hadidja.)

Le dialogue par téléphone interposé commence en français (1. A) ; Il se poursuit en *fulfulde* avec du mélange de code. On remarque ici l'usage du français local dans le *fulfulde* : une personne « floue » est une personne qui n'est pas nette, donc malhonnête. L'impératif [tântu] est un cas de mélange de codes : au radical verbal français du verbe « tenter », soit [tât-], on ajoute le suffixe peul de l'impératif de 2<sup>e</sup> personne du singulier [-u] ; la voyelle nasale du français [ã] est dissimilée en [ã̃] dans ce cas de figure ; le mélange de code a donc lieu à deux niveaux : phonologique (insertion d'une voyelle nasale forte dans un contexte peu nasalisant [CVn]) et morphologique : adjonction d'un affixe peul à un radical français.

Sur le plan lexical, on interprétera différemment *lammbaaji* et [tântu]. Le premier vocable est un emprunt ancien à l'anglais « number » ; il est bien intégré dans la langue et constitue un complément bienvenu au lexique. Le deuxième mot consiste en une intrusion en *fulfulde* d'un verbe français (tenter) en lieu et place d'un verbe peul de même sens (*foondugo*). Si l'on voulait éviter le mélange de code dans l'énoncé [Tântu] *ewnaago mo tawon*, on dirait simplement : *Foondu ewnaago mo tawon*. La personne qui a écrit cette phrase connaît pourtant parfaitement le verbe *foondugo*. On ne peut donc la soupçonner de le remplacer par un mot français pour combler une lacune dans son vocabulaire. Il s'agit plutôt pour elle d'un jeu interlinguistique, favorisé par l'usage d'un média moderne.

## La notion de « franfulfulde »

Est-il utile de parler de « franfulfulde » pour désigner cette modalité d'expression linguistique ? Certains auteurs créent avec délectation des dénominations qui peuvent induire en erreur le profane, laissant même entendre qu'on a affaire à l'émergence d'un « parler hybride ». « Suffit-il de nommer des pratiques langagières pour qu'elles deviennent “langues” » s'interroge à juste titre Carole de Féral (2010, p. 8). Il conviendrait sans doute de désigner le phénomène par « parler alternant français-fulfulde » (trop long sans doute à l'ère des textos et des tweets). À Maroua, on peut observer en permanence des cas d'alternances entre deux et même trois langues. Par exemple :

– alternance entre deux langues :

français-fulfulde, français-kanuri, français-lagwan, français-mpadə, français-tupuri, français-mundang, français-arabe, français-mofu, français-mafa, mofu-fulfulde, mafa-fulfulde, kanuri-fulfulde, etc.

– alternance entre trois langues :

français-fulfulde-tupuri, français-fulfulde-mundang, français-kanuri-fulfulde, etc.

Faudrait-il pour autant laisser entendre qu'on a autant de couples de « langues hybrides émergentes », que l'on baptiserait *frankanuri*, *franlagwan*, *frantupuri*, *franfultupuri* etc. ? Décidément, cela ne semble pas être une bonne idée.

E. Biloa (2010, p. 23) qualifie le *franfulfulde* de « nouveau parler hybride » en cours d'émergence. Il précise ce qu'il entend par là :

« Le parler se définit ici comme un système en cours d'autonomisation sur les plans syntaxique, sémantique, phonologique et lexical, susceptible d'être érigé en unité langue » (*ibid.*).

L'observation des faits contredit cette prétention. Le parler en alternance est imprévisible et non systématique. Sur ce point, nous sommes en parfait accord avec A. Queffélec (2010, p. 43) quand il écrit que

« [la] variabilité linguistique intrinsèquement constitutive de l'A. C. [alternance codique] et son caractère individuel interdisent de la considérer comme un code ».

Le parler en alternance dépend principalement des répertoires linguistiques des participants à l'interaction verbale ; chacune de ses manifestations est donc unique et non reproductible. Si l'on peut expliquer parfois *a posteriori* pourquoi tel participant est passé brusquement d'une langue à l'autre dans son discours, dans la majorité des cas, ce locuteur aurait très bien pu rester dans une seule langue sans que cela lui pose de problème particulier. Selon Biloa et Tankhu (2007, p. 168), l'emploi de l'alternance de codes « est conscient, volontaire puisque le locuteur dispose de *l'habileté à alterner linguistiquement et de manière appropriée selon les changements situationnels* » (en italiques, une citation de S. K. Verma, un auteur qui a étudié le *code-switching* hindi-anglais). Nous prétendons que les choix au cours d'une interaction verbale mettant en jeu l'alternance de langues, n'est ni conscient ni volontaire. La personne qui parle de cette façon peut très bien avoir l'illusion de ne parler que *fulfulde* ou que français ; une autre saura qu'elle parle « les deux langues à la fois » sans toujours pouvoir dire au moment T dans laquelle elle se trouve.

Il faut remarquer, d'autre part, que le *fulfulde* est très perméable aux emprunts et que l'on voit chaque année de nouveaux mots intégrer son lexique. En empruntant, la langue se donne les moyens de soutenir la concurrence des langues étrangères. Par ailleurs, la part croissante de locuteurs non natifs influe de plus en plus sur les structures morphologiques et syntaxiques de la langue, contribuant à l'élaboration de ce que Pierre-Francis Lacroix appelait une koïnè.

## Usage de la langue et sentiment linguistique

### Le *fulfulde*

Dans la vie quotidienne, il y a peu de non-Peuls qui ne pratiquent pas le *fulfulde* à un moment ou à un autre, lorsqu'ils sont en situation où les participants ne sont pas tous de la même langue. Voici ce que nous disait à Maroua en juillet 2012<sup>10</sup>, un jeune Tupuri de 36 ans, fabricant de parpaings, de religion adventiste, qui a été scolarisé jusqu'en cinquième :

« C'est le *fulfulde* qui est le plus important à Maroua. Lorsqu'on ne le comprend pas, est-ce qu'on pourra trouver à manger ? Si l'on ne parle pas *fulfulde* et qu'on vient se planter devant quelqu'un en lui parlant français, il vous regarde avec de grands yeux. Mais lorsque vous parlez *fulfulde*, n'importe qui vous comprend (litt. "ça lui entre dans les oreilles"). [...] N'importe où, pas seulement ici à Maroua, partout où l'on se présente, si on arrive à parler *fulfulde*, sur trois personnes, il y en aura deux qui comprendront. Le *fulfulde* est obligatoire. [...] C'est pour cela que [...] même dans notre village, lorsqu'on prêche [à l'église], la plupart du temps c'est en *fulfulde*. »

Un autre, Moundang catholique de 45 ans, maçon, qui a été jusqu'au CM2, s'exprimait ainsi quand on lui demandait quand il parle *fulfulde* dans la journée :

« Dans la journée ? Pour moi, il n'y a pas de moment [spécifique] pour parler *fulfulde*. [...] Tant que le soleil n'est pas couché, le *fulfulde* ne fait que sortir. »

En s'exprimant ainsi, cet homme fait bien la différence entre la langue qu'il utilise « dehors » pendant la journée et celle qu'il utilise « à l'intérieur », le soir et la nuit dans l'intimité familiale. On présume que chez lui il parlera *mundang* avec son épouse et sa famille.

Les enfants non scolarisés, à Maroua, toutes ethnies confondues, pratiquent massivement le *fulfulde* à titre de langue principale (Tourneux et Iyébi-Mandjek 1994, p. 63-64). Dans cette même étude, qui date déjà de presque vingt ans, nous avons aussi montré (p. 222-223) qu'à l'école, les enfants non peuls progressaient deux fois moins vite en français qu'en *fulfulde*. C'est dire la puissance d'attraction de la langue peule.

Cette langue continue à jouir, même en ville, d'un prestige supérieur à celui du français. Le français assure malgré tout un rôle véhiculaire croissant, du fait de l'incidence de la scolarisation, des médias audio-visuels et de l'arrivée continuelle de personnes originaires du Sud (au sens large), globalement plus francophones que les originaires du Nord. Il faut quand même constater que le français en question est parfois assez éloigné du français dit « standard » qui est censé être enseigné à l'école. Le lecteur aura remarqué plus haut que nous avons cru devoir traduire en français standard certains énoncés ou membres d'énoncés prononcés en « français local » par les étudiantes dont nous avons enregistré quelques échanges verbaux.

---

10. Ces interviews de juillet 2012 ont été menées à Maroua par Boubakary Abdoulaye.

Si le *fulfulde* est quantitativement dominant dans les interactions verbales en milieu plurilingue, il existe un discours de résistance qui tente pourtant de s'y opposer. Certaines personnes jurent que pour rien au monde elle n'accepteraient de parler le *fulfulde*, même si elles le comprennent. Il y a une quinzaine d'années, nous avons été le témoin amusé d'une discussion entre deux femmes tupuri originaires de la région de Kaélé. La première (R.) reprochait vivement à son interlocutrice de parler *fulfulde* plutôt que sa propre langue. Paradoxe, l'échange s'est déroulé intégralement en *fulfulde*... Quelques minutes plus tard, nous avons demandé en français à R. en quelle langue elle s'était adressée à son amie pour lui reprocher de parler *fulfulde*. « En tupuri ! » nous a-t-elle répondu ! Cela signifie que, sans qu'elle en ait conscience, cette personne a tellement intégré le *fulfulde* dans son répertoire linguistique, qu'elle l'utilise automatiquement.

Les raisons invoquées pour refuser la langue peule peuvent être religieuses (le *fulfulde* étant alors assimilé à l'islam) ; elles peuvent être idéologiques/politiques (les Peuls nous ont dominés ou malmenés historiquement / les Peuls ont eu tous les pouvoirs et les choses doivent maintenant changer)... Nous avons entendu (Maroua, 1993, réunion sur l'emploi des langues « maternelles » à l'école) certain missionnaire étranger dire à ses ouailles, de crainte qu'elles ne se laissent séduire par l'islam, qu'elle n'avaient pas le droit de s'exprimer en *fulfulde*, cette langue étant celle de l'« oppresseur ».

Les Peuls eux-mêmes voient parfois d'un mauvais œil que des non-Peuls s'emparent de leur langue (en la « malmenant » au passage). Leur réticence ne vient pas tant du fait que ces non-Peuls « parlent mal », que de ce que certains Peuls estiment que leur langue ne peut être dissociée de leur culture : celui qui n'est pas de culture peule (*pulaaku* plus islam) ne serait pas habilité à parler *fulfulde*.

### *Le parler en alternance*

La pratique de l'alternance de codes permet, si l'on peut dire, de parler deux langues à la fois. Elle serait peu fréquente au Cameroun :

« les phénomènes d'alternance codique, sans être exclus, sont peu pratiqués à l'échelle collective en raison de la multiplicité des langues en contact et des brassages importants de populations (A. Queffélec 2010, p. 44).

Nous ignorons ce que signifierait une « pratique à l'échelle collective », mais il est certain que, en milieu urbain, la grande majorité des personnes qui ont dans leur répertoire à la fois le français et le *fulfulde*, usent en permanence de ce mode de communication.

Toujours d'après A. Queffélec (2010, p. 47) :

« Les alternances codiques sont souvent vécues de manière négative comme un mélange impur, comme une non-maîtrise, voire comme une trahison des langues du terroir ou comme l'inaptitude à parler la langue officielle. Elles sont la marque la plus visible de l'insécurité linguistique des usagers. »

Là aussi, il faudrait sans doute s'entendre sur ce qu'est exactement l'insécurité linguistique. Selon Biloa et Tankhu (2007, p. 153), les locuteurs du Nord-Cameroun ne se sentiraient pas à l'aise quand ils parlent autre chose que le *fulfulde*. Cette affirmation est un peu réductrice du fait de la multitude de configurations sociolinguistiques de cette région. Les Kotoko de Logone-Birni qui ne parlent pas du tout le *fulfulde* ne se sentent pas particulièrement mal à l'aise dans la vie quotidienne. Les Tupuri, les Massa et les Moundang non plus, quand ils sont dans leur pays d'origine.

Il n'est pas dit que certaines personnes ne pratiquent pas l'alternance de codes *fulfulde*-français parce qu'ils ne se sentent pas entièrement à l'aise en français ou en *fulfulde*. Nous avons vu

précédemment le cas d'enfants peuls sortis du milieu qui, tentant de parler *fulfulde*, doivent recourir fréquemment au français. Cependant, dans une forte proportion des cas (difficilement appréciable en l'absence d'enquêtes approfondies), l'alternance permet de se positionner avantageusement face aux deux langues dominantes du Nord : « Voyez, je parle français ! Voyez encore, je parle aussi *fulfulde* ! » Le passage du FFD à FR permet encore parfois de suppléer aux déficiences de FFD dans tel ou tel domaine technique moderne.

Finalement, on dira que l'usage du *fulfulde* commun ou véhiculaire (que nous avons qualifié de mésolectal), employé dans la zone septentrionale du Cameroun, constitue la langue de la communication interethnique, avant le français. Hors de la zone d'origine (à Yaoundé ou à Douala), il est un outil d'affirmation identitaire transethnique qui signifie « J'appartiens au grand ensemble de populations du Nord ». L'usage de l'alternance de codes, quant à lui, est à la fois la marque d'une insertion géographique dans le Nord et d'une insertion dans l'ensemble national camerounais, ce qui génère, à notre sens, tout le contraire d'un sentiment d'insécurité linguistique. On peut même dire que cette pratique langagière permet en quelque sorte un nivellement du statut des deux langues en présence : il est difficile de dire alors laquelle est la plus prestigieuse. L'alternance de codes permettrait donc, dans les cas où elle n'est pas causée par un défaut de maîtrise de l'un de ses pôles, de fournir une solution pragmatique au problème de la diglossie<sup>11</sup>. On peut dire que le *fulfulde* mésolectal est marqué du trait {+ solidarité}, et qu'il est neutre du point de vue ethnique. Le français a l'avantage du trait {+ modernité}, étant lui aussi neutre du point de vue ethnique. Les jeunes générations ont donc intérêt à combiner ces deux traits positifs en les regroupant grâce à la pratique de l'alternance de langues. Parler uniquement français est considéré localement comme une marque d'arrogance ou de désolidarisation du groupe. Cela peut même être vu comme un signe d'aliénation culturelle. D'autre part, parler uniquement en *fulfulde* passe pour un signe d'arriération et de manque d'ouverture à la modernité.

Il nous semble, mais cela resterait à prouver par des enquêtes statistiques, que le mode d'expression faisant appel à l'alternance de codes est le choix non marqué (Myers-Scotton 1995) des locuteurs de *fulfulde* mésolectal (Peuls et non-Peuls) francophones (scolarisés ou non). Les autres choix possibles (soit tout en français, soit tout en *fulfulde*) résulteraient d'une décision particulière, prise dans des contextes particuliers.

Peut-on parier sur la viabilité du parler français-peul en alternance ? Non, si l'on en croit A. Queffélec (2010, p. 48) :

« Fait de discours plus que de langue les alternances codiques qui relèvent surtout de pratiques individuelles paraissent plus transitoires [que les parlers hybrides<sup>12</sup>] et pour la plupart appelées à disparaître. »

---

11. Nous entendons ici par diglossie le cas où une communauté emploie deux langues différentes, dont l'une à statut supérieur à l'autre (Matthews 1997, p. 98). La situation de diglossie est réputée génératrice d'insécurité linguistique. Pour un nombre croissant de personnes, le français, acquis principalement à l'école, jouit d'un prestige supérieur (c'est une langue officielle, qu'on entend à la télévision, qui se parle dans la haute administration, etc.) ; le *fulfulde*, acquis de façon informelle et oralement, a alors un statut inférieur (nous savons par ailleurs que le français peut aussi très bien être acquis de façon informelle au Cameroun). Mais pour un grand nombre d'autres personnes, notamment peu ou pas scolarisées, le *fulfulde* l'emporte en prestige sur le français. Quoiqu'il en soit, tout le monde s'accorde à reconnaître que l'on ne peut se passer du *fulfulde* dans la vie sociale.

12. Parlers plus ou moins stabilisés qui sont composés à partir d'éléments appartenant à plusieurs systèmes linguistiques, la grammaire venant de X et le lexique de Y. On classe généralement le camfranglais ou francanglais dans cette catégorie, qui ne peut cependant convenir, contrairement à ce qui s'écrit encore, à aucun des stades de développement d'une langue comme le *kiswahili* (Massamba 2012).

Le nombre de locuteurs de *fulfulde* commun allant croissant au Cameroun, de même que le nombre de locuteurs de français, on voit mal comment pourraient régresser les usages qui font alterner les deux.

### *L'avenir de la langue peule au Cameroun*

Suivant les opinions, on prédit à la langue peule un sort variable au Cameroun. Pour certains, elle s'effacera devant le français. Pour d'autres, elle continuera à gagner du terrain. Le taux de véhicularité du *fulfulde* est peut-être de 70 % dans le pays (estimation globale). Cela signifie que seuls 30 % des locuteurs l'ont comme langue première (Peuls et non-Peuls compris). On constate que des localités comme Kousseri ou Yagoua, où l'on n'entendait pratiquement pas parler *fulfulde* au marché il y a trente ans, se mettent peu à peu à l'unisson de la région. Le sociolinguiste allemand Hans Georg Wolf (2001, p. 165) s'est risqué à donner son sentiment sur ce que peut ou ne peut pas devenir le *fulfulde* au Cameroun :

« [...] Fulfuldé is not likely to become a national language [i. e. langue officielle]. The fact that it is so closely associated with an ethnic group and a particular religion would create suspicion and resentment in the rest of Cameroon. »

Cette opinion reflète, d'après nous, plusieurs préjugés portant sur la question ethnique et religieuse. Si l'islam est bien la première religion de l'Extrême-Nord (42,7 % de la population totale), les Peuls n'en sont pas les tenants exclusifs. Rappelons l'existence d'autres ethnies intégralement musulmanes, comme les Arabes, les Wandala (Mandara), les Kanuri, les groupes « Kotoko ». Il est certain que le prosélytisme religieux est davantage le fait des Peuls que de ces groupes.

Deuxièmement, si le *fulfulde* est bien exclusivement la langue des Peuls à l'origine, le niveau mésolectal, qu'il soit langue première ou langue seconde de non-Peuls, qui est actuellement sans doute le plus répandu, leur échappe entièrement. Quand on parle de fort taux de véhicularité pour la langue, cela implique une désolidarisation de la langue avec sa base ethnique originelle.

Wolf poursuit, dans une note, en ajoutant que, vu le prosélytisme des églises chrétiennes, il y a peu de chances que la majorité des Camerounais se convertissent à l'islam et par conséquent adoptent le *fulfulde* ou l'arabe comme langue officielle. Cet auteur semble penser que tous ceux qui parlent *fulfulde* sont musulmans (et aussi que tous les musulmans parlent *fulfulde*). Il oublie que bien des chrétiens (33,8 % de la population<sup>13</sup>) ou des « animistes » (20,1 %) utilisent le *fulfulde* à titre de véhiculaire et que les églises chrétiennes, dans leur majorité, utilisent au moins partiellement le *fulfulde* comme langue liturgique.

### **Conclusion**

En conclusion, nous voudrions poursuivre l'idée de P.-F. Lacroix (1962) qui cherchait à l'époque à dégager les déterminants des divers niveaux de *fulfulde* parlés au Cameroun. Il nous semble que, pour établir l'identité linguistique d'un locuteur contemporain de *fulfulde*, on doit rechercher sa classe d'âge, s'il est Peul ou non, s'il a le *fulfulde* comme langue principale ou non, s'il est citadin ou non, scolarisé (et donc plus ou moins francophone) ou non. Nous inscrirons ces traits (+/-) dans le tableau suivant :

---

13. Voir bibliographie (République du Cameroun, 3<sup>e</sup> RGPH, 2010).

	A	B	C	D
	moins de 30 ans	FFD majoritaire	citadin	scolarisé
Peul				
non-Peul				

### Légende

- A : le locuteur a moins de 30 ans, oui (+) ou non (-)  
 B : le locuteur a le FFD comme langue principale, oui (+) ou non (-)  
 C : le locuteur habite une ville, oui (+) ou non (-)  
 D : le locuteur est allé / va à l'école, oui (+) ou non (-)

Évidemment, selon le degré de raffinement que l'on souhaitera obtenir, on pourra faire intervenir d'autres traits ou subdiviser ceux-ci en sous-catégories. On pourra, par exemple, demander aux non-scolarisés s'ils parlent français.

L'ensemble de ces observations ne manquera pas de poser des questions relativement à l'enseignement dans la région septentrionale du Cameroun. Il nous semble que le meilleur service à rendre aux élèves serait de tenir compte à l'école de ces deux langues que sont le *fulfulde* et le français.

### Bibliographie

- ARNOTT David Whitehorn, 1970, *The Nominal and Verbal Systems of Fula*, Oxford, Clarendon Press, XIV + 432 p., 5 tableaux dépliant hors texte. [Décrit le parler de Gombe, au Nigeria, très proche de celui du Diamaré.]
- BARRETEAU Daniel et DIEU Michel, 2000, Linguistique, Planche 11, in SEIGNOBOS Christian et IYÉBI-MANDJEK Olivier (éd.), *Atlas de la province Extrême-Nord Cameroun*, avec un CD-ROM, Paris, IRD Éditions – MINREST/INC, p. 64-70.
- BIKOI Félix Nicodème, 1997, Alternance codique et décision lexicale dans l'emploi du français en milieu plurilingue au Cameroun, *Annales de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences humaines de l'université de Ngaoundéré* 2, p. 115-116.
- BILOA Edmond, 2010, Le franfulfulde ou l'émergence d'un nouveau parler hybride au Cameroun, in BLANCHET Philippe et MARTINEZ Pierre (dir.), *Pratiques innovantes du plurilinguisme : Émergence et prise en compte en situations francophones*, Paris, Agence universitaire de la Francophonie et Éditions des Archives contemporaines, p. 23-32.
- BILOA Edmond et TANKHU YAMO Alphonse, 2007, L'insécurité linguistique au Nord-Cameroun : causes, manifestations, conséquences et traitement, in MENDO ZE Gervais (dir.), « Insécurité linguistique/ethnostylistique », *Langues et communication* 6, p. 147-179.
- RÉPUBLIQUE DU CAMEROUN, (3<sup>e</sup> RGPH), 2010, *État et structure de la population. Indicateurs démographiques*, Yaoundé, (BUCREP), 49 p. (édition provisoire).
- , 2012, 3<sup>e</sup> RGPH, *Analyses thématiques*, Vol. II, Tome 1, *État et structure de la population. Indicateurs démographiques*, Yaoundé, BUCREP / UNFPA, 190 p.
- CRYSTALL David, 1997 (4<sup>th</sup> ed.), *A Dictionary of Linguistics and Phonetics*, Oxford, Blackwell, XVIII + 429 p.
- DAMOME Étienne et KAMBAJA Emmanuel, 2012, *Le Kiswahili dans les médias audiovisuels de Lubumbashi : usages et représentations*, Kinshasa, CEDI, 172 p.
- FÉRAL Carole de, 2010, Pratiques urbaines et catégorisations au Cameroun. Français, francanglais, pidgin, anglais : les frontières en question, in BLANCHET Philippe et MARTINEZ Pierre (dir.), *Pratiques innovantes du plurilinguisme : Émergence et prise*

- en compte en situations francophones*, Paris, Agence universitaire de la Francophonie et Éditions des Archives contemporaines, p. 7-21.
- GOTTSCHLIGG Peter, 1993/1994, Fulbe and Fulfulde : Aspects of historical and linguistic studies, *Borno Museum Society Newsletter* 17-18, p. 5-20.
- 2006, Elaboration and simplification in Fula verbal morphology, in CARON Bernard et ZIMA Petr, *Sprachbund in the West African Sahel*, Louvain – Paris, Peeters, coll. « Afrique et Langage » 11, p. 145-165.
- LABATUT Roger, 1982, La situation du peul au Nord-Cameroun, *Lacito-Documents Afrique* 8, p. 15-27.
- LACROIX Pierre-Francis, 1959, Observations sur la « koinè » peule de Ngaoundéré, *Travaux de l'Institut de Linguistique* 4, p. 57-71.
- 1962, Distribution géographique et sociale des parlers peul du Nord-Cameroun, *L'Homme* 2 (3), p. 75-101.
- 1967, Quelques aspects de la désintégration d'un système classificatoire : peul du sud de l'Adamawa, *La Classification nominale dans les langues négro-africaines*, Paris, CNRS, p. 291-311.
- MASSAMBA, David P. B., 2012, *Histoire de la langue swahili*, traduit du swahili par François Devenne, Préface de Clarissa Vierke, Paris, Karthala, coll. « Dictionnaires et langues », 216 p.
- MATTHEWS Peter H., 1997, *The Concise Oxford Dictionary of Linguistics*, Oxford / New York, Oxford University Press, XII + 420 p.
- MÉTANGMO-TATOU Léonie, 1988, *Normes et tendances au sein du système classificatoire du fulfulde au Nord-Cameroun*. Essai de méthodologie pour une étude linguistique et sociolinguistique de l'évolution de la langue classique à la koinè moderne. Thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Paris, Institut national des langues et civilisations orientales, 399 p.
- 2002, La koinè peule de Ngaoundéré : évolution des schèmes d'accord du système nominal et reconstruction morphosyntaxique, *Ngaoundéré-Anthropos* 7, p. 197-214.
- 2003, La koinè peule du Cameroun septentrional et les enjeux du développement, *African Journal of Applied Linguistics* 4, p. 119-138.
- 2005, Varying standpoints about language, "mother tongue" and power in Africa : the case of women from northern Cameroon, in ENGELSTAD et SIRI (éd.), *Challenging Situatedness – Gender, culture and the production of knowledge*, Tromsø / Delft, Eburon, p. 125-147.
- MYERS-SCOTTON Carol, 1995, *Social Motivations for Codeswitching : Evidence from Africa*, Oxford, Clarendon Press, XII + 180 p.
- NOYE Dominique, 1974, *Cours de foulfouldé (dialecte peul du Diamaré, Nord-Cameroun) : Grammaire et exercices, textes, lexiques peul-français et français-peul*, Maroua, Mission catholique / Paris, P. Geuthner, 381 p.
- 1989, *Dictionnaire foulfouldé*, Dialecte peul du Diamaré, Nord-Cameroun, Préface de R. Labatut, Illustrations de Ch. Seignobos, Garoua / Procure des Missions, Paris / P. Geuthner, XV + 425 p.
- PARIETTI Giuseppe, [1997], *Dictionnaire français-foulfouldé, et index foulfouldé, complément au dictionnaire foulfouldé-français de Dominique Noye*, Guidiguis (Cameroun), Mission catholique, 488 p.
- QUEFFÉLEC Ambroise, 2010, Alternances codiques et parlers hybrides en francophonie : Convergences et divergences aux plans linguistique, génétique et sociolinguistique, in BLANCHET Philippe et MARTINEZ Pierre (dir.), *Pratiques innovantes du plurilinguisme : Émergence et prise en compte en situations francophones*, Paris, Agence universitaire de la Francophonie et Éditions des Archives contemporaines, p. 41-50.

- RAÏHANATOU Yadji Abdou, 2007, *Dévitilisation du fulfulde à Yaoundé : Analyse des faits et stratégies de promotion*, Mémoire de DEA, Université de Yaoundé I, 144 p.
- SEIGNOBOS Christian et IYÉBI-MANDJEK Olivier (éd.), 2000, *Atlas de la province Extrême-Nord Cameroun*, avec un CD-Rom, Paris, IRD Éditions – MINREST/INC, 172 p., 32 cartes couleur, format 58 x 60 cm.
- TOURNEUX Henry, BOUBAKARY Abdoulaye et HADIDJA Konai, 2010, Un niveau de fulfulde véhiculaire destiné à la communication pour le développement, *in* TOURNEUX Henry et MÉTANGMO-TATOU Léonie (dir.), *Parler du sida au Nord-Cameroun*, Paris, p. 233-265.
- TOURNEUX Henry et IYÉBI-MANDJEK Olivier, 1994, *L'École dans une petite ville africaine (Maroua, Cameroun), L'enseignement en milieu urbain multilingue*, Paris, Karthala, 330 p.
- WOLF Hans Georg, 2001, *English in Cameroon*, Berlin – New York, Mouton de Gruyter, coll. « Contributions to the Sociology of Language » 85, XII + 360 p.